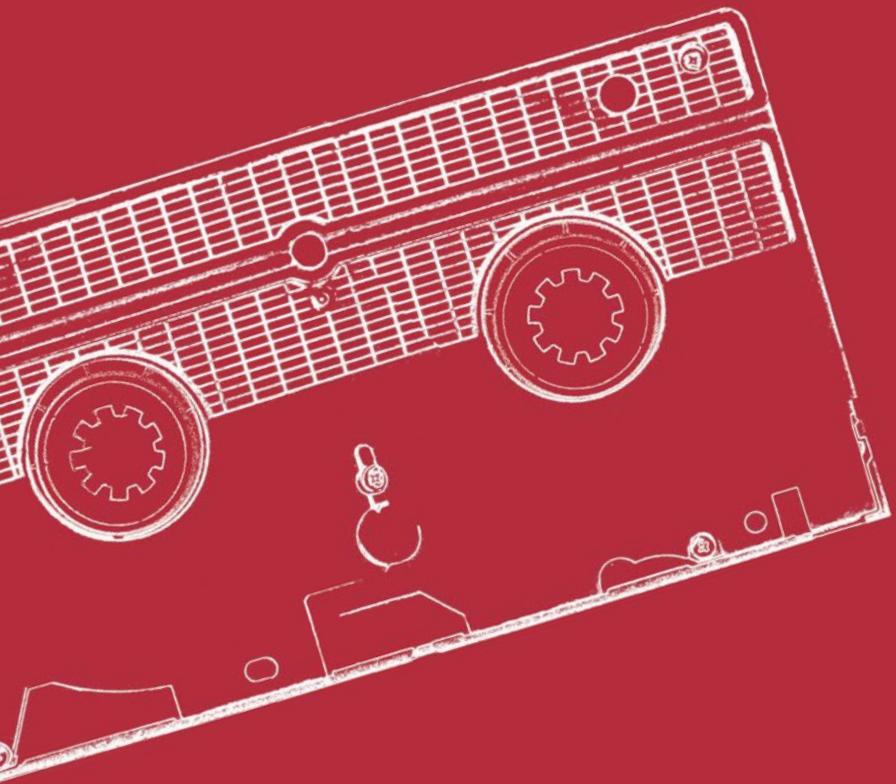


Antony Soron

Le béret du maître



Editions **Passiflore**

Antony Soron

Le b eret du maître

roman

Editions **Passiflore**

J'ai perdu la mémoire de mon passé d'élève. Celui sur les photos de classe depuis ma moyenne section à Bergerac, celui de grande section quand on a déménagé dans les Landes, celui qui a appris à lire, écrire et compter au CP, CE1, CE2 à Saint-Vincent de Tyrosse avec des maîtresses qui n'ont plus de visage aujourd'hui.

Ce passé d'élève, je l'ai égaré, moi qui suis toujours aussi distrait, à moins qu'il ne s'agisse d'un acte manqué.

Cela dit, oublier son passé d'élève – j'y inclus mon pitoyable CM2 – n'a rien de si extraordinaire. Naturellement, je ne suis pas unique en mon genre. De combien d'années scolaires sommes-nous vraiment capables de nous souvenir autrement que dans les grandes largeurs, quarante ans après?

Bien sûr que nous gardons des anecdotes, que l'on ressortira plein de fois au cours de notre vie, lors d'un apéritif, lors d'un dîner entre amis, que l'on racontera pour la énième fois à nos enfants

qui auront la délicatesse un jour de ne plus nous le reprocher. Mais tous ces moments glanés d'une classe à l'autre ne correspondent pas à un authentique et puissant souvenir de ce qu'a été chacune de ces années, de septembre à juin.

Mais, heureusement, il en reste une, et c'est celle-là; celle qui sauve l'absence de toutes les autres; celle qui s'est imposée, aussi, peut-être, en écrasant ses potentielles concurrentes. Celle-là, c'est mon CM1.

Étrangement, il me suffit de fermer les yeux pour m'y retrouver pour de vrai.

Un peu comme si j'avais récupéré, miraculeusement, dans les cartons du grenier, une bonne vieille cassette VHS compilant des scènes de famille et que je me la passais en boucle grâce au magnétoscope du salon.

Quelle troublante discordance entre toutes ces classes fréquentées avant et après lui, d'où ne restent à la surface que quelques images flottantes, et celle de Monsieur C qui demeure implantée dans ma boîte crânienne. De sa classe, contrairement à toutes les autres, je me souviens de presque tout, presque de la moindre situation, voire de certains détails que je pourrais lister ici sans m'arrêter pendant des heures et des heures.

Certains détails comme la couleur du ciel quand le maître nous a menés le 11 novembre 1980 sur la place de l'église pour célébrer « nos » morts de 14-18.

Certains détails comme le visage poupon de la première de la classe, ma voisine de table durant deux trimestres.

Certains détails comme le surnom de tous les copains, Mati, Pichine, La Chopine...

Certains détails comme le nombre de fois, cent cinquante précisément, où j'ai dû recopier, ce lundi de septembre 1980, $8 \times 7 = 56$ sur mon cahier de brouillon pour m'être lamentablement trompé à 13h30 en répondant sous le coup d'un stress incontrôlable à mon maître fâché, « huit fois sept... euh... cinquante-sept... non... cinquante-huit ».

Certains détails comme le craquement du parquet ciré quand le maître s'est avancé pour me remettre en main propre ma première dictée sans la moindre faute et qu'il a ajouté, d'une voix étonnamment douce : « C'est bien, très bien même. Poursuis ainsi, Antony. »

Certains détails...

Quand nos cheveux grisonnent ou se raréfient, les trous de mémoire se font plus fréquents. Ma grand-mère paternelle, Mamie Rose, s'est éteinte avec moins de souvenirs exprimables qu'au jour où elle a soufflé sa première bougie à Sallaumines.

À moi aussi, la mémoire me joue de vilains tours. J'ai du mal avec les dates d'anniversaire. J'ai du mal à identifier les années où, pourtant, certains événements marquants de ma vie se sont déroulés. J'ai du mal avec les noms, les titres des romans, même ceux que j'ai lus avec passion. J'aime à penser, cependant, que ma mémoire regrette parfois de m'avoir rendu si oublieux. Je lui sais gré en tout cas, quand il lui en prend l'envie, de faire sortir de sa lampe magique des images quasi-surnaturelles tant on croirait au moment où elles surgissent qu'elles se sont substituées à notre ici et maintenant. Je la remercie surtout d'avoir préservé cette année scolaire avec Monsieur C.

En cette nouvelle rentrée de septembre, ma mémoire espère-t-elle sans doute que je la gratifie in extremis pour ses élans de sollicitude et que je couche sur le papier le peu qu'elle m'a rendu mais qui m'est si précieux.

Longtemps j'ai esquivé, mais aujourd'hui je n'ai plus de temps à perdre. Nous sommes le 4 septembre 2021 et je fête mon demi-siècle.

Ce mois d'août devait être triste à mourir. Chez ma grand-mère, à Auch, on s'ennuyait ferme. Mis à part la piscine municipale, la télé et notre chien, Verdi, pas de distraction notoire à nous mettre sous la dent. Alors, faute de mieux, avec ma tendre cousine, Marie-Bé, nous avons, d'un commun accord, décidé d'accélérer le rythme de nos quatre cents coups. Mamie Rose et Papi Jeannot faisant les trois-huit, l'une à la maison de retraite dans la basse ville d'Auch, l'autre dans une usine de production de farine animale, nous avons eu plus de temps qu'il n'en fallait pour accomplir une somme d'âneries pesantes et trébuchantes. Parents divorcés pour elle, récent orphelin de père pour moi, nous nous réanimions chaque jour en jouant les sales gosses. Chenapans, menteurs comme des arracheurs de dents, insolents au besoin. Rien ne nous faisait peur : creuser des cabanes dans la haie d'une propriété en cœur de ville, sonner

aux portes des maisons basses du cours Victor Hugo et prendre la poudre d'escampette, dérober quelques pièces d'un franc dans le porte-monnaie de notre arrière-grand-mère que nous étions censés garder une bonne partie de la journée, utiliser la longue corde qui avait servi à descendre le cercueil de mon père dans le caveau familial pour jouer à Tarzan.

Excepté ces parenthèses fofolles, je restais un gentil garçon, sage comme une image, aussi bien devant mes grands-parents à Auch que quand je retournais chez ma mère et mon beau-père à Saint-Vincent de Tyrosse à la fin de l'été.

Je n'ai appris le nom de notre nouvel instituteur que la veille de la rentrée de septembre.

De la cour A où nous avons passé nos trois premières années d'école élémentaire, j'avais déjà entrevu quelques fois, sans m'y attarder, la silhouette massive de ce maître dont la réputation était comparable à celle de l'ogre du Petit Poucet. J'avais même eu l'occasion d'entendre retentir de plus près sa voix tonitruante quand Cratoche et Pichine s'étaient mis au défi d'utiliser les urinoirs de la cour B réservés aux CM1, CM2 et à la classe de CPPN et qu'il les avait ramenés à leur maîtresse, sans que ni l'un ni l'autre ne touchent le pied par terre.

Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit qui a précédé la rentrée. C'est une vilaine habitude qui ne m'a jamais quitté, même après, durant toutes ces années de professorat au collège, au lycée et à l'université. La veille, l'affichage sur le portail de l'école élémentaire de Saint-Vincent de Tyrosse

n'avait pas laissé la moindre place au doute. À la liste de ma future classe, où je figurais en dernière position, correspondait en lettres capitales l'identité fatale de l'enseignant : Monsieur C.

Fin des bêtises aoûtiennes. Il faudrait compter les jours jusqu'à Noël pour revoir Marie-Bé. En attendant, « C » était pour moi. Il n'est pas rare d'accueillir les mauvaises nouvelles par un sourire inopportun. Je ne manquais pas de me fendre d'un des plus ahuris en pensant au surnom que nous susurrions dans nos barbes imberbes : Monsieur Casse-tête.


Le maître est venu nous chercher dans la cour. Silence de rigueur dans les rangs aussitôt qu'il s'est approché.

C'était la première fois que je l'observais aussi nettement. Il m'est apparu encore plus immense que je me l'étais figuré jusqu'alors. Cependant, ce n'est pas sa taille qui m'a le plus frappé lors de cette première rencontre. Mes yeux, totalement indépendants de ma volonté, restaient fixés sur son béret noir ; celui que l'on porte, en territoire landais, depuis les temps immémoriaux des bergers échassiers, ces échaldas qui marchaient à pas de géants sur les immensités sablonneuses des grandes landes pour retrouver une brebis égarée. Quoi de plus banal qu'un béret ? Tout juste est-il des façons un tant soit peu singulières de le porter, plus ou moins incliné, plus ou moins aplati ou bombé... Tout se jouant, à bien observer les vieux qui patoisent sur les bancs de la place de l'église, à quelques millimètres près.

Le béret apparaissait d'évidence comme un prolongement du corps du maître. Il le portait entêté juste ce qu'il faut, de sorte qu'aucun courant d'air matinal n'ait prise sur lui. À sa manière de l'accrocher au porte-manteau, nous mesurerions bien vite tout le fétichisme qu'il accordait à ce couvre-chef. Monsieur C avait le crâne dégarni; ce qui n'était pas pour nous rassurer, tant son front était large, bombé, dur comme une bechigue* trop gonflée.

À l'autre extrémité du personnage, excepté les jours de pluie et de froidure, l'espadrille noire faisait force de loi. Tout aussi nette et sans plis malencontreux que le béret. Une chausse sur laquelle le pantalon en jean bien ajusté tombait impeccablement. Pas un brin de fantaisie ne se dégageait de ce personnage que nous devrions supporter – c'était désormais acté – une année scolaire pleine et entière.

* Les termes accompagnés d'un astérisque sont définis dans le glossaire à la fin du livre



« Le béret apparaissait d'évidence comme un prolongement du corps du maître. Il le portait entêté juste ce qu'il faut, de sorte qu'aucun courant d'air matinal n'ait prise sur lui. »

Année scolaire 1980-1981. François Mitterrand devient Président de la République. Mais à Saint-Vincent de Tyrosse, village situé dans le sud des Landes, c'est un autre homme qui retient l'attention du jeune narrateur : Monsieur C, maître figé dans le temps et redouté de tous les *gouyats*. Quarante ans après, le souvenir de Monsieur C reste intact dans la mémoire de son ancien élève qui, au fil du récit, nous dévoile les scènes du quotidien de sa classe de CM1, pour le plus grand plaisir de notre âme enfantine.

Antony Soron est maître de conférences HDR à l'INSPE Université Paris-Sorbonne. Sa recherche universitaire originellement consacrée à la littérature québécoise s'est élargie au roman court ultra-contemporain et à la littérature jeunesse. *Le béret du maître* est son premier roman.

14€

